

## QU'EST-CE QUE L'IDÉOLOGIE ?

*Idéologies : Définition banale : fumées (idées de l'autre), utopies, délires, rêverie, idées contre réalité... Définition chic : représentation du monde apparemment rationnelle (mais partielle et faussée) que se font des acteurs en fonction de leur position et de leurs intérêts (notion qui permet d'expliquer pourquoi l'idéologie dominante, o surprise, domine les médias).*

*Rappel : "une" idéologie, ça n'existe pas. Mais il y a des idéologies, des systèmes d'idées polémiques traduisant des évaluations et passions et visant à des effets concrets ; ils se heurtent à d'autres systèmes et tendent à se propager dans d'autres têtes.*

*L'idéologie est une pensée contre. Des idéologies rivales, traduisant des valeurs et visant à des effets concrets cherchent à se propager dans d'autres têtes. Les idéologies servent à trois choses : aider à interpréter la réalité, relier qui les adoptent et s'opposer à d'autres groupes*

Quel est le plus difficile : définir l'idéologie ou y échapper ? Sans doute l'un est l'autre, puisque ce sont deux volets de la même question. Que l'on oppose l'idéologie

-à la réalité (*les idéologies sont des délires qui aveuglent leurs adeptes*),

-à la science (*l'idéologie est un discours symptomatique qui traduit position et intérêts de celui qui l'énonce*),

-à la neutralité axiologique (*l'idéologie est une passion qui cherche à se réaliser concrètement sous le déguisement d'un discours rationnel*),

-à l'Histoire (*nous vivons à l'ère de la fin des idéologies*),

-voire même à l'utopie (*l'utopie est une rêverie sur un monde idéal, l'idéologie, elle, légitime un pouvoir*),

bref, dans tous les cas, impossible d'échapper à la question : *et vous ?*

Question d'autant plus troublante que les idéologues se reconnaissent souvent à leur obsession de prouver combien leur discours est non idéologique : ce sont les autres qui sont aveuglés par des fumées. Le nazi pensent que celui qui ne partage pas ses convictions est victime de la *pensée enjuivée*. Pour le communiste : des *intérêts de classe* (y compris chez les dominés, qui, égarés justement par l'idéologie, adhèrent aux visions des dominants). Pour le libéral : des *schéma archaïques* et des *bureaucraties dirigistes*. Pour l'altermondialiste : les *effets de la pensée unique et de la propagande invisible diffusée par les industries culturelles*.

## Idéologie : une idée comme force

Comment parler de façon non idéologique de l'idéologie (dont on sait bien que c'est l'idée de l'Autre) ? Se risquer à la définir, c'est se poser en maître de vérité, dévoilant aux égarés les leurres dont ils sont dupe : *ceci est la vérité (ou de la science, ou la réponse technique, ou voici une vision pragmatique du monde tel qu'il est) cela est l'idéologie !*

La plupart des définitions de l'idéologie insistent sur son côté :

- **irréel** (irréfutables, parce qu'insensibles au démenti). L'idéologie (souvent assimilée à une maladie de l'idéalisme qui prendrait ses rêves pour des réalités) est alors une machine à décoller du concret et du vérifiable, à imaginer de fausses espérances, des explications fallacieuses, une pseudo logique dans les événements, à balayer toutes les critiques ou les objections de la raison, à réinterpréter les faits dans le sens qui arrange « *Une idéologie est précisément ce que son nom indique : elle est la logique d'une idée....L'émancipation de la pensée à l'égard de l'expérience.* » disait Hananah Arendt. L'idéologie est donc surtout non-vraie dans cette perspective.

- **"bricolé"** : l'idéologie n'est pas totalement délirante. Simplement mêlant des discours pseudo-rationnels, présentant une cohérence et une logique relative, elle trouve des explications et forge une apparente cohérence explicative ou prospective. Elle imite la science mais n'est qu'un système de représentations qui donne réponse à tout, et qui est symptomatique des préconceptions de celui qui le formule et qui s'auto-illusionne plutôt qu'une démarche pour approcher de la réalité. L'idéologie, c'est du vrai, plus du faux, plus du spéculatif, plus de l'indécidable, plus du douteux formant un tout. L'idéologie est inconsistante.

- son caractère de **"fausse conscience"**, ou de vision "inversée" de la réalité. C'est ici la définition marxiste classique. Les hommes qui ont des positions de classe et donc des intérêts divergents formulent des systèmes intellectuels pour s'expliquer le monde tel qu'il leur apparaît (donc avec toute la subjectivité due à leur position historique). Ces systèmes, qui reflètent en réalité leurs intérêts, ils les prennent pour des vérités universelles et souvent même les dominés, à rebours de leurs intérêts réels adoptent l'idéologie que leur imposent les dominants. C'est par exemple une idéologie qui décrit comme naturel, juste et conforme à la raison un monde où les dominants dominant et où les dominés ne se révoltent pas. Mais les marxistes ajoutent que l'on peut échapper à la malédiction de la fausse conscience et produire de la science. Certes, par un effort intellectuel (la production théorique) mais aussi et surtout en adoptant le point de vue de la classe "universelle", le prolétariat, appelé à réaliser les potentialités universelles de l'homme et de la raison humaine. Bien sûr, les malins remarquent que les raisonnements sont un peu circulaires : *tandis que vous, vous faites de l'idéologie (ce qui démontre combien vous êtes égaré par vos intérêts de classe, comme je peux le montrer scientifiquement) ; moi, je dis la vérité parce que le marxisme est scientifique, il est scientifique parce qu'il correspond au mouvement historique de la réalité, il y correspond parce que je dis la vérité. Vous ignorez cette vérité parce que vous êtes dans l'idéologie.* Dans cette optique, l'idéologie est un aveuglement symptomatique.

- **"légitimant"**. L'idéologie n'est pas une méthode pour résoudre des questions et pour juger, par exemple, si quelque chose est souhaitable (ainsi : un certain type de régime politique), elle le présuppose au départ. Elle est une réponse déguisée en question ou une valeur qui cherche réalisation mais se prend pour une rationalité. Elle part de ce qu'elle devrait prouver à la fin (ce qui est juste, ce qu'il faut faire ou au contraire, ce qu'il faut supprimer, la cause des malheurs du monde) et conclut forcément là où elle voulait mener. L'idéologie est un moyen au service d'une fin. L'idéologie confère une autorité. À des principes d'abord d'où découleront tous les autres. À des gens, ensuite, qui interpréteront ces principes. Le Parti, par exemple.

Les quatre visions ne sont, du reste, pas incompatibles (l'on peut, par exemple, penser que les hommes bricolent des pseudo-explications avec des faits pour légitimer des valeurs, parce qu'ils sont victimes d'une fausse conscience...). Il est permis de penser qu'elles ont toutes leur part de vérité, dans la mesure où elles décrivent le rôle des idéologies. Une idéologie, ce n'est pas seulement une idée à laquelle on peut adhérer ou pas, ce n'est même pas un corpus, un ensemble de notions et affirmations ayant une relation de cohérence entre elles, c'est un code : une machine à produire de nouvelles interprétations conformes aux finalités du modèle.

Une idéologie permet tout à la fois de rêver, de croire que l'on possède une explication du monde, de s'imaginer que l'on échappe à l'idéologie (c'est une différence avec la foi : chacun dit "je le crois parce que c'est ma religion", personne ne dit "je le crois parce que c'est mon idéologie"). Enfin l'idéologie sert à rentrer dans une communauté (avec tous ceux qui partagent la même vérité que vous) et, ce n'est peut-être pas le moins important, à se faire des ennemis. Où au moins à désigner le mal : l'idéologie adverse. Toute idéologie est en effet une "pensée contre" qui s'oppose aux idées mauvaises ou fausses (ce qu'elle nomme justement "idéologies"), ne vit que dans le conflit avec elle et avec une autre communauté de croyants et se condamne par là même à convaincre sans cesse, à augmenter le nombre de ses adhérents (au détriment de l'erreur et du mal). Du reste on reconnaît assez bien un discours idéologique à ceci qu'il explique qu'il faut se battre pour libérer l'humanité du poison des idéologies perverses : néo-libéralisme, nationalisme archaïque, islamisme, tiers-mondisme anti-américain, utopisme alter-mondialisme, populisme sécuritaire fascisant suivant le cas..

En fait l'idéologie pose une question

- philosophique : qu'est-ce que la vérité ? la *doxa* (l'opinion communément admise) ? l'erreur ?
- épistémologique : comment se fait-il que l'on arrive à des conclusions ou bien vraies ou bien fausses ou bien fallacieuses (parfois à partir des mêmes éléments d'information) ? comment accéder à la connaissance vraie en évitant le piège de l'idéologie ?
- historique et politique : est-ce l'idéologie qui gouverne l'action des hommes ? n'y a-t-il rien à faire pour leur faire adopter une conduite raisonnable ? l'idéologie est-elle secondaire par rapport à d'autres facteurs déterminants comme les intérêts géopolitiques ou l'économie ?
- psychologique ou sociologique : comment tel individu ou tel groupe se rattache-t-il à telle idéologie ? et qu'il puisse en changer ?

L'auteur de ces lignes n'a aucune prétention à les résoudre. En revanche, il serait se permet de préconiser une approche médiologique. En l'occurrence, il ne s'agirait plus de poser la question de l'idéologie dans son rapport à la connaissance vraie, ni aux valeurs justes, mais dans sa relation avec l'action. L'idéologie n'est pas faite (uniquement) pour expliquer le monde, mais pour le changer : son adoption, le nombre et la qualité de ses adeptes est censé produire un changement politique, à se traduire en un nouveau rapport de pouvoir ici et maintenant. C'est une idée qui veut devenir une force.

On nous objectera qu'il existe des idéologies conservatrices, dont la fonction est précisément de nous convaincre qu'il ne faut rien changer d'essentiel dans le réel tel qu'il est, et que nous devons continuer à croire et à faire ce que nous avons toujours cru et fait. Mais, si ce sont vraiment des idéologies qui se défendent et se propagent (et non des cultures dans lesquelles on baigne et qui se transmettent), elles sont obligées d'appeler à un combat contre la subversion, l'erreur, la menace... Elle créent par là même un certain dynamisme : il leur faut sans cesse produire des contre-arguments, des projets, des enjeux..

Une idéologie, c'est une force en marche, une idée de tête en tête. Elle a besoin de vecteurs et relais. Toute idéologie veut changer le monde sous couleur de l'interpréter. Son succès dépend de configurations stratégiques et techniques qui lui confèrent plus ou moins d'impact. On l'adapte et on l'adopte : elle s'intériorise.

Pour cela, il faut des médias pour transmettre le message (et, si possible, étouffer le message contraire), Il faut s'adapter à un milieu à conquérir et il faut enfin et surtout une stratégie et des gens. Une stratégie pour propager l'idéologie, par exemple une technique de prosélytisme ou de propagande. Il faut des gens pour commenter, illustrer et faire passer l'idéologie. Selon les lieux et les époques, ces gens là se nomment des missionnaires, des militants, des journalistes, des intellectuels, des minorités actives... La propagation d'une idéologie requiert donc :

- le **bon message**. Le bon message est certes "persuasif" donc capable d'entraîner la conviction de celui qui le reçoit par une démonstration (administration de preuves dont éventuellement des preuves par l'image, mais aussi raisonnement amenant le destinataire aux mêmes conclusions que vous), mais il est aussi émotif. Au-delà de la question de la démonstration rationnelle ou pseudo-rationnelle, il s'agit aussi de toucher la corde affective, de provoquer des sentiments d'admiration, de répulsion, d'indignation, d'enthousiasme, etc.

Mais aussi d'amener le destinataire à croire que les conclusions qu'il retire coïncident avec des valeurs fondamentales de liberté, de justice, etc.

Nous retrouvons là une vieille recette de la rhétorique antique : logos plus pathos plus ethos. Avec cette différence que l'idéologie ne doit pas seulement persuader d'un fait passé ou futur (Untel est innocent, telle loi contribuera à la prospérité du pays), elle ne doit pas seulement amener à certaines généralisations intellectuelles (*le capitalisme a provoqué la crise, donc il faut imaginer un autre système, ce régime islamiste viole les droits de l'homme donc il faut établir une démocratie laïque partout dans le monde*), elle doit inciter à s'engager ou à agir (au minimum : voter, soutenir), du moins à adopter un ensemble de cadres de pensée. Ils permettent à l'idéologie de se reproduire. Nous entendons qu'elle amènera le néophyte à choisir à l'avenir la réponse conforme à l'idéologie (*la crise semble s'atténuer, donc les rares mécanismes étatiques subsistant pour contrôler l'économie sont indispensables face au excès de l'ultra-libéralisme, ce régime islamiste organise des élections, donc elles sont truquées*). Précisons que le fait que le message se révèle ou bien faux ou bien vrai (au sens de : confirmé par les faits) ne change rien à son efficacité.

- le **bon média**. Pour remplir les cerveaux, il faut pouvoir les atteindre. Ne serait-ce que pour les immuniser contre les messages adverses. D'où la nécessité suivant les époques d'avoir une collection chez un grand éditeur toute dévouée à votre chapelle intellectuelle, de lancer un journal militant reflétant les thèses de votre parti, de financer une télévision internationale d'information favorisant l'influence de votre pays ou d'établir un réseau de vos partisans présents sur les forums et les sites.

- le **bon milieu**. Ce qui s'entend dans les deux sens : il faut envoyer le message par des vecteurs et avec le soutien de relais efficaces dans des termes qui correspondent à la culture au sens large de leurs destinataires. Il faut que l'interprétation qu'il fera de l'idéologie coïncide avec ce qu'il sait, ce qu'il croit, ce qu'il respecte et ce qu'il refuse. Mais la règle du milieu vaut dans l'autre sens : l'idéologie ne prospère qu'autant que ses partisans peuvent se rencontrer, se renforcer mutuellement, que si elle est cohérente avec leurs valeurs ou leur expérience quotidienne. Nous serions tentés d'ajouter cyniquement : que s'ils ont intérêt à la produire ou à la diffuser (par exemple pour leur carrière, pour être bien vus dans leur milieu social...). Le problème commence quand deux milieux se rencontrent, par exemple quand le milieu des think tanks, de la haute administration ou de l'armée US veulent convertir à leur idéologie

un montagnard parlant pachtou et membre d'une tribu aux traditions guerrières et patriarcales. "*Les filles doivent voter et aller à l'école car cela renforce le sentiment d'égalité autant que les libertés démocratiques et leur contribution à l'économie contribue à la prospérité générale, surtout dans le cadre du développement durable.*" est un exemple de contenu idéologique à réadapter dans ce cas.

- les **bonnes médiations**. Nous entendons par là les groupes et institutions qui formeront le biotope intellectuel de l'idéologie et lui permettront de croître et de prospérer. et de trouver de nouveaux repreneurs.

Dans toute société, on peut considérer que toute institution - comme une église, une école, l'armée - remplit, comme de surcroît, une fonction idéologique qui consiste à inculquer des valeurs et des croyances. Elles le font de haut en bas, de l'aîné ou du supérieur vers le plus jeune et l'inférieur et ceci sans aucune hypocrisie : il s'agit d'inculquer, de former...

Mais d'autres organisations répandent l'idéologie de manière plus horizontale ou plus indirecte. Celles que nous avons nommé [Organisations Matérialisées d'Influence](#). Une société de pensée, une ONG, un *think tank*, ou à plus forte raison un parti (qui en fait une de ses ambitions avouées) répandent une idéologie : ces groupes passent leur temps à faire entrer "des idées dans la tête des gens", car leur existence dépend du nombre et de l'importance de ceux qui partagent leurs visions ou leurs valeurs. Un médecin qui soigne des enfants à l'autre bout du monde répondra peut-être que son dévouement au service d'une ONG n'a rien à voir avec l'idéologie : il répond à une urgence humanitaire. Il suit une morale naturelle de la compassion qui pousse un être humain à aider un être humain. Du point de vue moral, notre médecin a parfaitement raison et il n'y a aucune raison de le soupçonner d'avoir des desseins politiques cachés (répandre la civilisation occidentale auprès de peuples "inférieurs", ou compenser par un peu de charité ce que le capitalisme a de sauvage aux yeux des gens du Sud, par exemple). En revanche, en amont, si nous regardons toute la machinerie qui a permis audit docteur d'arriver sur place, nous rencontrons une association qui a pignon sur rue, reçoit des fonds du public, fait parfois de la publicité à la télévision et dont le succès dépend largement d'une image de marque. Or, pour bien faire tout cela, l'ONG doit s'appuyer sur une idéologie, noble et juste peut-être, mais idéologie quand même, qui est celle des droits de l'homme, des "*french doctors*" et de l'urgence humanitaire dans un monde sans frontière.

D'une certaine manière, même un lobby est "idéologique". Non pas que ses membres aient des convictions sincères : le plus souvent ils agissent parce qu'ils sont payés par un client. Par ailleurs, ils sont censés défendre des intérêts et absolument pas des idéaux ou des idées. Mais dans leur "plaidoirie", car leur rôle est, après tout, de plaider pour une cause comme des avocats, ils doivent s'adapter à l'idéologie dominante. Ils doivent, par exemple (voir la rubrique "milieu" plus haut) convaincre leur interlocuteur membre d'une Organisation Internationale Gouvernementale que la proposition qu'ils avancent va parfaitement dans le sens du développement durable, de la bonne gouvernance, de la société de l'information... et autres notions qui sont inculquées à tout fonctionnaire international (y compris l'auteur de ces lignes qui l'a été en son jeune temps). En ce sens, même si nous croyons baigner dans les évidences morales (*l'urgence, les droits de l'homme, la démocratie, la société civile*) ou dans les évidences scientifiques et techniques (*le réchauffement planétaire, la croissance verte, le rôle indispensable du marché*), nous vivons dans un monde où croît le rôle de l'idéologie (dont on trop tôt claironné la mort dans les années 90, comme on l'avait déjà fait dans les années 60 avec l'avènement de la "société post-industrielle").

## Propagation des idéologies

Les idéologies ne se transmettent plus comme à l'époque des sociétés de pensée; les technologies et médias en bouleversent les modes de propagation.

Qu'elle s'exprime sous forme d'un in quarto ou d'un bref slogan, l'idéologie, ce sont des propositions explications et prescriptions relatives au monde tel qu'il est et tel qu'il devrait être. Généralement, elles expliquent pourquoi il n'est pas tel qu'il faudrait et qui en est responsable (même les idéologies dites conservatrices ne sauraient fonctionner sans nous mettre en garde contre un péril, contre une mauvaise idéologie, subversive, par exemple).

Cela sert

- à expliquer (et notamment à dire qui sont les bons et les méchants), Il est bien connu qu'il y a une idéologie "quand les réponses précèdent les questions"critère
- à se donner un projet et un critère de jugement en particulier politique, à déboucher sur une pratique qui vise à modifier un rapport de force
- à croire ensemble et en bloc (une idéologie cela se partage et cela constitue une petite armée d'idées qui vont ensemble pour former un corpus ou un système, pas en une seule affirmation)
- à diriger son action pour changer le monde (ou pour l'empêcher de changer si votre idéologie vous dit qu'il est bien comme il est, par exemple parce qu'il répond à des lois naturelles ou qu'il donne le maximum de satisfactions aux membres de votre groupe)
- à défendre des intérêts en vous faisant gagner des partisans ou en culpabilisant ou divisant vos adversaires. Par exemple le succès intellectuel du marxisme chez les intellectuels occidentaux servait objectivement les intérêts de l'URSS pendant la guerre froide comme le succès des théories libérales comme celle de l'école de Chicago servait les intérêts des USA.
- à vous dire qui sont vos ennemis et quelles idéologies (fausses et dangereuses, naturellement) vous devez combattre.

Pour beaucoup, idéologie est un synonyme d'idées floues, d'utopies, de rêves sans prise sur la réalité, de dogmatisme rigide... En disant cela, on sous-entend

- Que l'idéologie, c'est la pensée de l'autre et qu'on en est soi-même indemne, parce que l'on est pragmatique ou encore parce que l'on connaît les « lois du réel » (qui peuvent être les lois de la Nature, du Marché, du Matérialisme Dialectique Historique) contrairement à l'idéologue, qui, lui, délire.
- Que l'idéologie est l'expression d'une pure volonté sans rapport avec le réel.

Ce qui est simplificateur

Suivant une définition plus fine, l'idéologie serait une vision déformée de la réalité (déformée, donc pas totalement sans rapport avec cette réalité) : par exemple à travers l'idéologie nous justifions les intérêts de notre groupe (notre nation, notre classe, notre religion...) en proclamant universels. Nous intellectualisons et théorisons sous forme de principe généraux notre vision partielle de l'histoire.

Pour notre part, nous serions tentés de dire que les idéologies, ce sont des jugements de valeur (sur l'égalité, la justice, le bonheur...) appuyés sur des systèmes intellectuels d'interprétation, visant à une action concrète sur le monde politique et en lutte contre d'autres idéologies. C'est souvent l'idéologie adverse qui définit notre identité.

Voir la façon dont la mouvance altermondialiste accuse le libéralisme d'être une idéologie du Marché comme seul monde possible, imposée par quelques-uns (au service d'intérêts

économiques). Tandis qu'en face, les libéraux traitent les altermondialistes de rêveurs sans prise sur la réalité et sans connaissance de l'économie.

Une idéologie, c'est surtout un ensemble d'idées qui voyage de têtes en têtes : des idées qui cherchent à convaincre, à être adoptées.

Sa propagation demande des producteurs/commentateurs/ interprètes et des moyens matériels de diffusion. Dans nos sociétés, les intellectuels et les médias, remarquables moyens de propagation, concurrencent les modes anciens de transmission de l'idéologie - ce que les marxistes gramsciens ou althussériens auraient appelé des appareils idéologiques d'État. Et qui sont voués à la reproduction : école, justice, université, armée...

Intellectuels et médias ont en commun de dépendre de l'attention du cerveau d'autrui et d'avoir pour tâche d'expliquer le monde voire de le juger.

Ils relaient des thèmes nouveaux et leur donnent une place qui oblige chacun à se positionner par rapport à eux.

En ce sens, ils font l'agenda : des thèmes comme développement durable, multilatéralisme, démocratie participative, échange équitable, droit d'intervention, réduction de la dette se répandent très vite par des réseaux. Le vocabulaire et la thématique s'imposent sans que l'on s'en aperçoive ou que l'on sache très bien de quel petit cercle est né le mouvement. Souvent le succès de l'expression a précédé celui du contenu. Le pouvoir de désigner est particulièrement important.

Le succès immédiat des thèmes et des causes repris par les médias tient aussi au jugement moral implicite qu'ils supposent. La revendication d'un droit humain ou, au contraire, la dénonciation d'une nouvelle horreur idéologique (p.e. on s'enflamme brusquement contre la judéophobie ou l'islamophobie ou l'homophobie...) montre que ces « contagions morales » sont parfaitement adaptées au système médiatique.

Les modes et circuits de propagation des idées et idéologies changent par rapport au schéma traditionnel. Dans celui-ci, un théoricien produit une œuvre, qui est reprise et commentée par des disciples,. Ils s'organisent éventuellement en parti, puis les idées se répandent dans toute la société sous des formes plus ou moins diluées, simplifiées, adaptées et finissent par s'exprimer par des jugements ou attitudes très simples comme des slogans. Désormais, c'est par un circuit court – succès immédiat de thèmes immédiatement repris – que fonctionne la machine.

Les réseaux efficaces peuvent donc mener ainsi des opérations rapides de conquête de l'opinion dans un sens ou dans l'autre : nous avons cité plus haut des exemples plutôt issus de la mouvance dite antilibérale, mais elle n'a pas le monopole de ces succès. Un groupe organisé comme les néo-conservateurs américains a pu imposer ses thèmes (empire bienveillant, contagion démocratique, guerre préemptive...) en un temps incroyablement bref.

## IDÉOLOGIE ET TERRORISME

Un terroriste, ça théorise. Qu'il envoie quinze feuilles simple interligne sur papier pelure en pure langue de bois (style Brigades Rouges) ou qu'il enregistre des prêches dans un studio vidéo clandestin (style al Qaida), celui qui tue explique.

Inversement, l'opinion définira volontiers le terroriste comme un homme qui tue pour des idées (c'est d'ailleurs souvent aussi une femme). On distinguera son acte, présumé d'inspiration idéologique, de celui, intéressé, du criminel de droit commun et, bien sûr, de celui du criminel passionnel (qui tue les gens à titre personnel, pour ce qu'ils sont ou pour ce qu'ils lui ont fait, comme le cocufier, et pas pour ce qu'ils possèdent ni pour ce qu'ils représentent politiquement ou symboliquement).

Mais que signifie vraiment "tuer pour des idées" ?

### **Idées et terreur : trois dimensions**

Il nous semble que l'on peut donner au moins trois interprétations à cette expression (et qu'ils ne s'excluent pas mutuellement) :

- Le terroriste tue parce que l'idée le lui commande. "L'idée", cela veut souvent dire en réalité, quelqu'un. Ce quelqu'un est un stratège qui a monté une organisation clandestine, un intellectuel qui écrit des brûlots, un religieux qui commente la Coran ou la Bible. Quelqu'un peut aussi être un collectif, quinze représentants de l'intelligentsia de saint Pétersbourg qui discutent les livres d'avant-garde et échangent des serments autour du samovar en 1880, par exemple. Quelqu'un commande, donc. Mais cette autorité, ce pouvoir hallucinant d'ordonner une mort sans y avoir été autorisé par l'État comme un général ou par la loi comme un juge, quelqu'un le tient de quelque chose. Il possède une source de légitimité. Elle réside dans une théorie acceptée par l'exécutant à la fois capable d'expliquer le monde (en termes scientifiques ou en termes religieux) et capable de le transformer. L'idée légitimante et éclairante, sens de l'histoire menant à la Révolution par exemple, demande réalisation, donc incite à l'action. Mais ceci, elle ne le fait pas par sa seule force, d'évidence ou de fascination. L'idée qui mène à tuer n'est pas seule : elle forme, entourée et soutenue par d'autres idées un édifice mental cohérent qui s'appelle idéologie.

L'idéologie a ceci de merveilleux qu'elle ne consiste pas seulement en une série d'affirmations, portant généralement sur des rapports de pouvoir, et auxquelles on pourrait adhérer ou pas. Elle fournit des réponses à des questions futures, des ripostes à des objections éventuelles, et des grilles mentales pour comprendre ce que les autres ne comprennent pas. Les autres - trompés par les mensonges adverses, abrutis par les médias et victimes, finalement, de l'idéologie dominante, car nous nous ne pratiquons pas l'idéologie mais la vérité ou la science - ne saisissent pas ce qui crève les yeux : le complot des Juifs et des Croisés, le prochain effondrement du capitalisme, l'oppression que font régner sur nous les étrangers qui nous occupent.

Toute idéologie n'implique pas une théorie du complot ni ne désigne forcément des boucs émissaires. Toute idéologie n'incite pas obligatoirement à massacrer des gens pour se réaliser. Mais il se trouve facilement des interprètes, des leaders qui parlent en son nom, donc "en vérité", qui démontrent comment la cohérence entre analyse et objectifs implique le passage soit par le stade de la répression s'ils sont au pouvoir, soit par le stade du terrorisme s'ils n'y sont pas.



L'idéologie est sollicitée pour produire à la fois l'explication des malheurs du monde, le plan pour le changer, le nom de l'acteur qui en est chargé et la méthode, souvent sanglante, qui y mène. Parfois, cela peut mener à d'étonnantes acrobaties dialectiques pour démontrer que l'on est bien autorisé à tuer et même qu'il faut le faire.

Ainsi, Lénine a condamné sans ambiguïté le terrorisme dit individuel : c'est au parti d'apporter de l'extérieur sa conscience historique qui manque au prolétariat et à lui de le mener sur la voie de la révolution quand les conditions objectives sont réunies. Pas question d'espérer que quelques illuminés, romantiques petit-bourgeois, tuant quelques généraux ou fonctionnaires puissent renverser le puissant édifice élevé par la bourgeoisie. Une fois au pouvoir, Lénine n'est pas hostile à une terreur d'État pour paralyser les éléments contre-révolutionnaire, mais ceci est une autre histoire.

Et pourtant une bonne partie des gens qui ont posé des bombes ou fait des attentats au cours des quarante dernières années se réclamaient du léninisme. Soit ils mêlaient leur marxisme-léninisme à du tiers-mondisme ou à de l'anticolonialisme, même très primaires comme les Tigres Tamouls, et ils expliquaient qu'ils étaient une armée de libération. Soit ils agissaient dans des démocraties occidentales, comme la *Rote Armee Fraktion* ou les Brigades Rouges, et ils faisaient des pages d'analyse sur le "sujet historique" ( la nature du prolétariat), l'état des contradictions du front de classe, etc, Ils en concluaient qu'ils pratiquaient la guérilla des métropoles, des actions de partisans ou qu'ils constituaient un parti communiste combattant menant un combat politico-militaire : rien à voir avec le terrorisme individualiste.

Ainsi envisagée, l'idéologie tue en légitimant une certaine violence qu'elle montre comme défensive, historiquement justifiée, au service du peuple, voulue par Dieu, ...

- Deuxième explication souvent avancée : l'idéologie est comme dotée d'une force autonome. Elle hypnotise ou égare ses partisans, les rend fanatiques, donc assassins. Le terroriste serait alors un idéaliste égaré qui, à trop croire au monde parfait, à trop adhérer à un utopisme dévoyé, en somme, perd tout contact avec la réalité. Il fait le mal, tuer des innocents ou des lampistes, parce qu'il est trop persuadé que le Bien est inéluctable. Ou pour le dire à la façon de Dostoïevski, les idées sont des démons (*les démons* est, paraît-il, une meilleure traduction du titre de livre que l'on a connu pendant des générations comme *les possédés*) : elles habitent et rendent fous des malheureux. Après tout, comme le dit Hannah Arendt "*Une idéologie est précisément ce que son nom indique : elle est la logique d'une idée.... L'émancipation de la pensée à l'égard de l'expérience.*"

D'un côté, le terroriste est bien, en effet, celui qui, poursuivant une fin déterminée par l'idéologie, comme la Révolution et se trouve entraîné à utiliser des moyens de plus en plus extrêmes au service d'un but qui recule sans cesse - et pour cause- bien qu'il croie toujours l'atteindre avec un supplément de violence ou de dévouement à la cause

Dans cette optique, l'idéologie est à la fois motivante (elle incite, elle suscite une passion) et déréalisante (elle s'interpose entre le réel et l'activiste voire le terroriste).

- Troisième interprétation du rapport idéologie/terrorisme, qui est suggérée par une phrase de Camus dans les Justes : "*Quand il tue un homme, il croit tuer une idée*". C'est plutôt un développement de l'idée précédente qu'une alternative : le problème ne serait pas tant que le terroriste perde le sens moral ou le sens commun dans la folle poursuite de son rêve, c'est qu'il y trouve trop de sens. Il a une vision symbolique de la réalité. Là où nous voyons un fonctionnaire ou un policier, le terroriste voit une incarnation de l'État ou de la Répression. Là où nous pensons qu'il y a des victimes innocentes dans un autobus et un kamikaze dément qui se fait sauter, ce dernier évalue un système compliqué de compensation : il n'échange pas

sa mort contre un certain nombre de houris au paradis (ce serait un peu simpliste), mais où s'applique la loi du talion. le sang versé aujourd'hui s'inscrit dans une comptabilité séculaire des morts de l'Oumma et chez ses ennemis. Là où les statistiques constateront le X<sup>e</sup> attentat à l'explosif de l'année, le terroriste pensera qu'il s'agit d'un épisode décisif du développement de la lutte politico-militaire des masses et qu'elles ont reçu là un message décisif qui transformera leur conscience. L'idéologie serait donc coupable par emphase et surinterprétation.

Le terroriste croit que chacun de ses actes doit d'une part révéler encore un peu plus combien l'idéologie est vraie, et d'autre part offrir à d'autres la révélation de la vérité. En ce sens tout terroriste est (ou se prend pour) un intellectuel : ce n'est pas quelqu'un qui se caractérise par un usage particulièrement fréquent de son cerveau, mais par la volonté de peser sur les affaires du monde par le poids des idées. Un intellectuel d'un genre particulier, car contrairement à l'intellectuel de papier qui est autorisé à faire connaître son opinion privée sur les affaires publiques par le consentement des médias, le soutien de ses admirateurs ou la reconnaissance de ses pairs, l'intellectuel de poudre s'autorise à interpeller le monde par l'audace de son acte.

### **Discours terroriste : poudre et encre**

Pour décrire les rapports entre terrorisme et idéologie, il faut se référer à ce qui constitue parfois son modèle fantasmique : la guerre "classique". Il se vit en effet souvent comme guerre du pauvre, guerre de partisans, action du parti politico-militaire, et autres qualifications qui renvoient à la guerre étatique.

Pas de guerre sans idéologie. Quand bien même nous supposerions des conflits "primitifs" où chacun tue l'autre uniquement parce qu'il appartient à une autre tribu ou occupe un autre territoire (et il n'est pas du tout certain que les préhistoriens adhèrent à une vision aussi simpliste), quand bien même nous présumerions quelque chose de spontané (nous n'avons pas dit : naturel) dans ces tueries collectives dont sont incapables d'autres espèces, il y faudrait un minimum de productions imaginaires et symboliques. Une explication purement "instinctuelle" de la guerre (décharge d'une pulsion agressive, par exemple) est forcément limitée par la dimension collective du conflit armé : une communauté fait des morts au sein d'une autre communauté, visée en tant que telle, souvent de façon ordonnée et hiérarchisée. Rien de tout cela (identification à la collectivité, désignation du groupe ennemi, acceptation d'une source d'autorité justifiant que l'on donne sa vie pour elle), rien n'est possible sans ces représentations du monde que l'on nomme idéologie, même sous une forme extrêmement primaire.

Suivant les guerres, soit la stimulation politique et le rappel idéologique sont un objectif constant (entretenu par des commissaires politiques ou commissaires aux armées, par exemple), soit il est entendu une fois pour toutes que mourir pour la patrie est le sort le plus doux, le plus digne d'envie, et que "nous" luttons pour une juste cause, et il suffit de laisser faire le principe d'autorité renforcé par la discipline des armées.

Les mêmes principes de base peuvent se retransposer à\* l'action terroriste : elle est inimaginable sans un puissant facteur de fusion au sein du groupe combattant (et, en arrière plan, ce qu'il est censé représenter : le peuple opprimé par exemple), sans capacité d'identifier des cibles licites "représentant" l'ennemi et sans un principe disciplinaire reposant sur la croyance, le cas échéant jusqu'au bout : le sacrifice du kamikaze.

La différence, le facteur qui rend l'action terroriste encore plus dépendante d'une représentation idéologique, tient à ce que le groupe terroriste se comporte comme un souverain ou un État souverain : il déclare la guerre, il condamne à mort, il exécute des sentences, il envisage de négocier avec des États. Mais qu'il ne dispose pour cela d'aucune autorité reconnue. Seule la croyance peut y suppléer. En disant cela, nous ne voulons nullement sous-entendre que les groupes terroristes soient par nature plus délirants, plus fanatiques ou plus coupés de la réalité que les acteurs étatiques (ceux qui par exemple, exercent une terreur venue d'en haut) : il y a certainement égalité en ce domaine. Simplement, le terroriste doit passer son temps à justifier en doctrine et à resserrer par de idées les liens qui naissent de passions politiques communes. Il n'a pas pu déléguer à un dispositif hiérarchique et institutionnel cette tâche qu'il doit accomplir avec des mots convaincants chaque jour.

Parmi les "besoins idéologiques" du terrorisme, on pourra nommer :

- **Le besoin casuistique/éthique** pour résoudre les cas de conscience de ses membres (ou pour donner de bonnes raisons à d'éventuels sympathisants). Accusé tout à la fois d'être criminel, fourbe (il se cache) et lâche (il frappe des victimes innocentes), le terroriste est à certains égards comme le pirate d'autrefois : assimilé à un ennemi du genre humain, coupable d'un crime qui ne mérite pas la protection des lois ordinaires. Ainsi, le terroriste doit perpétuellement se justifier de tuer ou de risquer de le faire, surtout aux yeux du camp qu'il prétend représenter (les vrais Irlandais, les vrais Basques, les prolétaires, les musulmans...). Pour cela - ne pas se couper des masses - il doit expliquer que la victime n'était pas innocente (elle coopérait, éventuellement à son insu, au système haï), qu'il y a légitime défense (le vrai terroriste, c'est l'État répressif) , que le sang versé aujourd'hui en économise davantage (il vaut mieux que la prise de pouvoir soit menée par une minorité organisée que par une foule qui se ferait massacrer à la première tentative)... De façon plus générale, le terroriste doit se référer à une Loi supérieure, que ce soit celle de Dieu ou de l'Histoire, pour contester le droit positif que l'ennemi veut lui appliquer. Par exemple, le terroriste refuse de se soumettre aux lois criminelles et veut être considéré comme un prisonnier de guerre. Ainsi, les membres de la Rote Armee Fraktion faisaient grève dans les années 76/77 dans l'espoir de se voir appliquer la convention de Genève dans leur prison de Stammheim. Revendication surréaliste pour la plupart des gens, mais cohérente avec leur logique : celle de la "guérilla métropolitaine".

- **Le besoin historique/stratégique** Le terroriste se veut un acteur de l'Histoire : ce qu'il fait aujourd'hui aura des conséquences qui s'inscriront durablement dans les rapports de pouvoir (par exemple : il se bat pour l'indépendance nationale ou pour renverser un système pervers et autoritaire). Du coup, il développe une seconde argumentation : non seulement son acte est moralement bon (cf plus haut), mais il est stratégiquement justifié. Son efficacité, et donc la valeur des sacrifices qu'il impose et s'impose, se doit d'être démontrée par un raisonnement stratégique global : faiblesse de l'ennemi, "tigre de papier" succès de la mobilisation, multiplication des soutiens externes, exemples de succès à imiter. La question devient tout à fait cruciale si le terroriste se réclame d'une doctrine structurée comme le marxisme léninisme. Comme on le sait, Lénine était très hostile au terrorisme individuel, et pas du tout au terrorisme d'État.

Il estimait en effet 1) que la révolution doit se produire quand les conditions objectives sont réunies 2) que les initiatives gauchistes, individualistes, petites bourgeoises et romantiques

sont vouée à l'échec 3) qu'il appartenait au parti et au parti seul d'apporter de l'extérieur sa conscience historique au prolétariat 4) que seul le "sujet historique" désigné par Marx, i.e. le prolétariat, peut pratiquer une violence politique libératrice et légitime. Résultat : des générations de brigadistes italiens ou d'activistes allemands ont développé des trésors de dialectique pour démontrer que leur action ne tombait pas sous le coup des objections léninistes : non, ils n'étaient pas une poignée d'intellectuels coupés des masses ; non, ils étaient bien représentatifs du "sujet historique", non ils n'étaient pas des conspirateurs "blanquistes", ils construisaient le véritable Parti Communiste Combattant qui allait supplanter les partis révisionnistes pseudo-marxistes...

- **Le besoin éristique/polémique.** On ne lutte pas seulement bombe contre tanks, guérillero urbain contre policier ou pistolets contre mitrailleuse : le combat a aussi lieu au royaume des idées et à travers les médias. Le terroriste est persuadé de mener une action d'analyse idéologique : et par le texte et par l'action, il déchire les voiles de l'illusion qu'a créés l'adversaire, le dominant. Il décrypte et interprète. Il s'efforce de révéler combien est faux le discours officiel - celui qui criminalise le terrorisme, par exemple, ou qui prétend que l'ordre établi est "démocratique". Par la provocation (obliger l'autre à réprimer et à montrer ainsi son "vrai visage") ou par la réfutation (ridiculiser la prétention des autorités à représenter un système démocratique), le terroriste entend opposer sa vérité à l'idéologie officielle. La vérité, c'est, dans le cas des jihadistes qu'il y a une conspiration mondiale des Juifs et des Croisés, dans le cas des marxistes, que la démocratie formelle dissimule la contre-révolution préventive et la fascisation du système, dans le cas des terroristes indépendantistes que le pays est occupé par une puissance étrangère qui l'exploite cyniquement, etc.. Or toutes ces révélations demandent lutte militaire, plus contradiction intellectuelle, plus un bon usage des médias pour bien faire connaître les deux. Comme on s'en doute, plus le terroriste, surtout de gauche, lutte contre un régime réputé démocratique (comme la France de Mitterand, l'Italie d'Andreotti ou l'Allemagne de Willy Brandt), plus cet exercice de déconstruction est important pour lui.

- **Le besoin pédagogique/prosélyte.** C'est l'autre façade du volet précédent. Le terrorisme se veut une discipline d'éveil : il a un public naturel (généralement : le peuple) qu'il presse de rejoindre son combat. Au défi symbolique qu'il adresse au fort, doit correspondre un message d'espoir adressé au camp qu'il entend représenter dans la partie historique en cours. Un message d'espoir avec des bombes ? Aussi surprenant que cela puisse paraître, nombre d'activistes sont persuadés qu'ils redonnent courage aux opprimés en leur révélant que les oppresseurs aussi peuvent connaître la peur ou l'humiliation et en châtiant spectaculairement les oppresseurs.

On ne saurait mieux dire en ce domaine que les narodniki russes (révolutionnaires antir-tsaristes qu'il serait plus exact d'appeler "populistes" que "nihilistes") qui, dès les années 1880, écrivaient dans leur programme : "*L'activité terroriste consiste en la destruction des membres les plus dangereux du gouvernement, la protection du parti contre les espions, et la punition de l'arbitraire et de la violence officielles, dans tous les cas où elles se manifestent les plus visiblement et avec le plus d'excès . Le but d'une telle activité est de détruire le prestige du gouvernement, de démontrer constamment qu'il est possible de poursuivre la confrontation avec le gouvernement, de stimuler ainsi l'esprit révolutionnaire au sein du peuple et finalement de former un corps adapté et entraîné à la guerre.*"

Au final, un terroriste, ce n'est pas seulement quelqu'un qui tue pour des idées (ou qui croit frapper des idées quand il frappe les gens qui les représentent), c'est quelqu'un qui croit que chacun de ses actes, surtout le plus brutal, doit perpétuellement démontrer la vérité de l'Idée.

## Puissance et idéologie

(texte écrit en 2006)

« Le pape, combien de divisions ? » ricanait Staline. Or, l'État du Saint Père a survécu à celui du Petit Père des Peuples. La bonne question était peut-être : « Le communisme, une foi pour combien de siècles ? »

L'idéologie est-elle un facteur de puissance, mesuré au nombre des partisans, cette chair à canon de l'idéal ? Est-ce une arme collective - elle demande des servants – même si c'est une arme spirituelle ? Par sa capacité de mobiliser des croyants, de recruter des alliés et de culpabiliser des adversaires, elle appartiendrait alors aux panoplies de puissance comme territoire, population, ressources économiques et militaires....

D'autres objecteront que l'idéologie est par nature délirante, qu'elle déforme notre perception du monde, nous assigne des buts impossibles et, finalement, mène à l'échec donc à la perte de puissance.

Ou encore que l'idéologie, c'est l'hostilité - doctrine contre doctrine, rêve contre rêve – qu'elle nous dresse les uns contre les autres, et, qu'au final cet affrontement est un jeu perdant/perdant.

Chacune des trois thèses, avec sa part de vérité, puisque chacune une des facettes d l'idéologie. Elle a fonction d'explication : elle fournit un paradigme et des catégories pour interpréter la réalité ce qui la rend à la fois déformante, simplifiante, attirante et rassurante.

Elle a une fonction de propagation : elle dit où est le bien et où est le mal et recrute des prosélytes qui la répandront à leur tour. Cela la rend contagieuse mais aussi discriminante : des communautés animées par leurs croyances tendent à s'opposer. Toute idéologie suscite sa contre-idéologie.

Enfin l'idéologie transforme. C'est un discours sur le monde tel qu'il doit devenir (cela, c'est sa part d'utopie) ou qui dit pourquoi il doit rester tel qu'il est (elle légitime). Mais c'est surtout un discours disant comment ce monde doit advenir ou se maintenir. Elle vise à l'action par un minimum de stratégie et une vision de l'histoire.

Nous ne pouvons cependant nous contenter de cette réponse syncrétique, pour au moins trois raisons :

- L'idéologie n'est pas « en option ». Nul ne choisit ou bien l'idéologie ou bien le réalisme pour accroître la puissance.
- L'idéologie ne tombe pas du ciel, ni n'est simple reflet spirituel de la situation matérielle. Elle jouit d'une certaine autonomie ; ni son succès ni son échec ne sont inscrits dans les étoiles.

- L'idéologie vit : elle passe par certains cerveaux et par certains canaux. Et se transforme au cours de cette opération. C'est un processus pas une chose.

## I Le réel, l'idéal, l'idéologie

*«Une idéologie est un complexe d'idées ou de représentations qui passe aux yeux du sujet pour une interprétation du monde ou de sa propre situation, qui lui représente la vérité absolue, mais sous la forme d'une illusion par quoi il se justifie, se dissimule, se dérobe d'une façon ou d'une autre, mais pour son avantage immédiat [2]» K. Jaspers*

La géopolitique distingue la puissance de l'influence. La puissance accumule des moyens de faire (territoire, industrie, finance, armées, technologie...). Ils peuvent ou bien rester potentiels («en puissance») ou bien se mesurer à une résistance, une autre puissance sous forme de contrainte. Quant à l'influence, c'est un moyen de faire faire à autrui (par séduction, prestige, persuasion, réseau, alliance...): elle n'est pas virtuelle et ne stocke pas; elle se révèle en s'exerçant. L'influence se manifeste à la probabilité qu'un autre acteur vous imite ou agisse conformément à vos souhaits et intérêts. Elle ne se connaît qu'à ses résultats et ceux-ci ressortent mystères de la pragmatique, art d'agir sur les gens, non de la technique, manière d'agir sur les choses.

La propagation d'une idéologie serait dans cette acception le couronnement d'un mécanisme d'influence. Corollairement tout processus d'influence tendrait à intégrer une composante idéologique, en ce qu'il modifie les critères d'évaluation de l'influencé. Au moins en paroles: les pays de la «zone d'influence soviétique» haïssaient le grand frère et ne lui obéissaient sans doute que par peur. N'empêche que, chaque fois qu'ils l'alignaient sur Moscou, ils justifiaient cette attitude au nom de valeurs universelles et d'une science totale du réel, le matérialisme dialectique historique.

L'idéologie/influence prolonge la puissance. Il semble logique de croire qu'en politique étrangère, plus les populations ou les gouvernements acceptent les valeurs que vous incarnez, plus ils partagent vos analyses et vos croyances, plus ils adhèrent aux buts que vous proclamez, plus cela sert vos intérêts: vous trouvez plus facilement des alliés dans les guerres, davantage de marchés s'ouvrent à vous, vos actions diplomatiques recueillent de meilleurs soutiens, etc.

De ce point de vue, la Guerre Froide était un idéal-type. Tous les progrès du marxisme et de l'anti-impérialisme dans les mentalités réjouissaient le camp du socialisme. Mais le camp occidental ne négligeait pas la lutte idéologique et culturelle, du moins pas toujours. Sous Eisenhower, ce fut la guerre culturelle (répandre le jazz et la peinture abstraite au-delà du rideau de fer), «pour le cœur et les esprits», la «diplomatie publique», censée donner une bonne image de l'Amérique et répandre les valeurs de liberté. Sous Reagan le combat pour les idées et les valeurs (et pour leur diffusion à l'Est) était un thème constant.

En règle générale, les réalistes prônent volontiers une politique débarrassée de l'idéologie et dont le seul but serait l'accroissement de sa puissance. Pour eux, l'idéologie ne peut être que le masque de l'intérêt, de beaux discours qui dissimulent des desseins cyniques. Ou alors, elle devient un frein à la puissance, un fatras de considérations morales qui exercent une emprise sur les dirigeants (via les médias et l'opinion) et les empêche de poursuivre leurs buts par tous les moyens. Mais dans l'idéologie, ils ne voient que l'idéalisme.

L'idéologie contribue d'abord à nous dire où sont nos intérêts et quels buts «réalistes» nous devrions poursuivre et faire coïncider avec les valeurs. Comme l'ont souligné des chercheurs



de l'école « constructiviste »[3], nos croyances normatives déterminent aussi ce que nous pensons être notre intérêt national, ou notre perception de la force et des rapports de puissance.

Par ailleurs, rien de plus idéologique que de se réclamer du principe de réalité. Dans le marxisme, c'était lui qui garantissait, via les lois de l'Histoire, le triomphe du socialisme. Dans le néo-libéralisme, l'indépassable réalité borne le domaine de l'action humaine (c'est ainsi... telles sont les règles de la mondialisation, les lois du marché). Même l'altermondialisme et l'écologisme interprètent ce principe: ça ne peut plus durer, l'utopie néo-libérale nous mène dans le mur, l'environnement (ou les nécessités de la vie sociale) imposent des bornes à la marchandisation du monde.

Enfin et surtout, les rapports entre puissance et idéologie ne sont pas unilatéraux. L'idéologie est nécessairement discours sur la puissance. Souvent, pour en décrire la genèse. Toujours pour dire si elle est légitime. Pas de puissance de l'idéologie sans idéologie de la puissance.

On se souvient du bruit que fit peu avant la guerre d'Irak le livre de Robert Kagan « La puissance et la faiblesse »[4]. L'auteur reprochait aux Européens leur refus de recourir à la force. Il les décrivait comme les jobards, victimes de l'illusion « kantienne » d'un monde régi par le droit, donc d'une illusion idéologique molle. Leurs faibles capacités offensives et la carence leur volonté se déguiseraient en discours ronflant. Kagan y opposait la *Machtpolitik*, la politique de puissance sans complexe U.S.

Or depuis, le même Kagan, instruit par l'expérience, rend hommage à ce qu'il méprisait[5] tant les U.S.A. se révèlent incapables de gagner une influence à la mesure de leur puissance. Dans la mesure où ils prétendent exercer leur *leadership* au nom de valeurs universelles, ils ont désespérément besoin du consensus du monde libéral. Et cette légitimité, l'Europe tendra de plus en plus à la lui refuser D'une part, faute de la même perception des périls : les U.S.A. considèrent que toute leur stratégie est polarisée par ce que certains nomment « quatrième guerre mondiale »[6], pas les Européens. D'autre part, le principe même de prééminence sans contrôle contredit la philosophie des libéraux.

Ce revirement rappelle : a)– que l'idée de l'un reste toujours l'idéologie de l'autre, b) – que l'idéologie peut autant être une incitation à user de la force (notion que Kagan confond visiblement avec celle de puissance) qu'un alibi de la faiblesse et c) qu'elle revient au galop (à supposer qu'elle soit jamais partie!).

Nous avons vécu le soulagement post-moderne : chute de l'empire soviétique et fin des utopies conquérantes. Il y eut la « mélancolie démocratique »[7], l'ennui de ne plus avoir d'ennemi. Il y eut un moment l'enchèvement[8] de la communication : les technologies de l'information, remède à l'incertitude et au conflit, devaient unir notre village global Mais il a fallu déchanter. Le mythe de la « fin des idéologies », après une première mode dans les années 60/70[9], a été balayé au tournant du millénaire.

Nous-mêmes parlions la « soft-idéologie[10] » dans les années 80 : la conception dominante, mélangeait valeurs individualistes, et abandon à la force des choses. Elle croyait au triomphe des 4 M. Le Marché. La Mondialisation. La Morale (droits de l'homme, tolérance et bonne

gouvernance). Les Médias (et en particulier les Nouvelles Technologies de la Communication).

Ce que d'autres appelaient domination de la pensée unique se révélait n'être ni unique ni dominante. Elle se heurtait d'abord à une double contestation. La première était « archaïque », identitaire, voire djihadiste : l'opposition violente à une modernité et à une universalité assimilées à une occidentalisation impérialiste

La seconde contestation était anti ou alter mondialisation. Elle était souvent brillante dans sa critique du Système et faible dans ses propositions, toutes basées sur le principe du « autrement » et du « un peu » : conserver un peu de puissance publique et de droit international, garder des valeurs non-marchandes, gouverner autrement.

Second temps, après le 11 Septembre, la mondialisation heureuse tourne en démocratisation tragique : la terreur, puis la guerre à la Terreur[11] et l'extension au besoin par la force, d'un modèle occidental. De là le succès de la thématique des néo-conservateurs, cette nouvelle idéologie de la Bonne Puissance.

Or aujourd'hui elle échoue visiblement que ce soit son volet militaire (unilatéralisme, guerre préemptive contre les États voyous, terroristes et/ susceptibles de se doter d'ADM) ou son volet démocratique (démocratise le Grand Moyen Orient, assécher les sources du terrorisme qui sont les tyrannies et l'obscurantisme).

Les néo-conservateurs surévaluaient

- La faiblesse intrinsèque des dictatures. En cela, ils ont appliqué un schéma de guerre froide : si l'Amérique se montre assez ferme face à l'URSS, par exemple dans les négociations sur le désarmement nucléaire et l'option double zéro, l'Empire du Mal recule. Si l'Amérique aide les mouvements de lutte armée comme en Afghanistan, ils l'emportent.
- L'attractivité des démocraties libérales. Les *néos* ont raisonné comme si tout homme raisonnable, pourvu qu'on le libère de la crainte et de la propagande mensongère, ne pouvait que désirer la liberté à l'américaine. Or ni le formalisme juridique, ni les millions de dollars consacrés au « Nation Building », ni la présence de GI Joe ne garantissent que la population désire spontanément instaurer un régime à l'occidentale. Elle peut décider de porter au pouvoir le Hamas, les conservateurs iraniens, les partis religieux chiites...
- Le danger terroriste et sa perception. Si le terrorisme islamiste est toujours capable, bon an mal an, de produire son lot d'attentats spectaculaires, il est contre-productif de faire d'al Quāida l'ennemi principal du genre humain. Au contraire la lutte contre le terrorisme peut devenir une prophétie auto-réalisatrice : l'Irak, un des rares pays qui était indemne devenu ce sanctuaire du jihadisme et ce camp d'entraînement des mouhadjidines de tout poil que l'on dénonçait à tort avant 2003.
- Le prétendu sens de l'Histoire. Les formules ronflantes du type « agenda révolutionnaire » ou « tsunami démocratique », l'extension du système occidental démocratique à la planète, sont restées sans effet.

Corollairement, ils ont sous-estimé :

- Le facteur culturel. Tout Autre n'est pas un Américain qui s'ignore. Aussi difficile que cela soit à comprendre pour quelqu'un qui travaille entre K Street et le Potomac, l'anti-américanisme qui a atteint des sommets inégalés a progressé non pas malgré mais à cause de la politique d'hégémonie bienveillante et de « globalisme démocratique ».
- Les résistances internes à leur politique : l'opinion US depuis le temps qu'on la décrit comme « traumatisée par le 11 Septembre » n'est plus prête à accepter tous les sacrifices.
- Les résistances des alliés. À trop s'imaginer que seule pouvait renâcler une bande de lopettes pacifistes et pinailleuses croyant en l'efficacité des résolutions de l'Onu, et à trop croire que la réussite leur donnerait raison, les faucons ont négligé que l'opposition à la guerre d'Irak reposait aussi sur la critique justifiée de ses résultats. N'avoir ni légitimité ni efficacité n'est pas une résultat enviable.
- Et, *last but not least*, les résistances des adversaires. Là encore, aussi étrange que cela soit, ces types un peu basanés ont tendance à se battre plus vigoureusement pour leur terre et leur foi que les apparatchiks pour leurs privilèges et leur Lada.

La pensée néo-conservatrice semble avoir rempli toutes les fonctions discernées par la critique de l'idéologie et ce à un degré extrême :

- Occultation des intérêts des élites dirigeantes américaines (dont le destin prétend se confondre avec l'assomption d'une nouvelle ère de l'humanité). Mais aussi des néo-conservateurs eux-mêmes : leur pouvoir tient dans la faculté de convaincre les dirigeants du « pouvoir des idées »[\[12\]](#), donc du leur.
- Transposition d'une situation éphémère et historiquement déterminée (l'absence de véritable compétiteur à la puissance américaine) en lutte des principes éternels. Toute idéologie tend à hypostasier la situation de celui qui l'énonce en vérités éternelles ou enjeux éthiques fondamentaux.
- Traduction des passions en idées : justifier en droit et en morale une volonté de puissance sans ambiguïté et des appétits sans partage.

Mais, plus frappant encore, l'idéologie néo témoigne de cette émancipation de l'expérience.:

- Comme système de simplification du monde faisant rentrer sa diversité dans des catégories prédéfinies (et faisant précéder toutes les questions de leur réponse

- Comme système de projection, c'est une véritable machine à fabriquer des ennemis. Plus on veut rendre les autres semblables à soi, plus on leur offre un objet de haine.

Mais, même si les observateurs annoncent un retour des « pragmatiques » ou des « réalistes » à Washington, le fait que l'idéologie néo-conservatrice ait échoué de façon quasi « soviétique » ne nous garantit en aucune façon qu'elle s'amendera, déclinera ou disparaîtra.

## II L'autonomie des idées

« Par idéologies, nous entendons ces interprétations de la situation qui ne sont pas le produit d'expériences concrètes, mais une sorte de connaissance dénaturée (*distorted*) de ces expériences qui servent à masquer la situation réelle et agissent sur l'individu comme une contrainte. » Karl Manheim [13]

Sommes-nous maîtres de nos idéologies ? Quelle rapport entretenons-nous avec ces productions de nos esprits ? La question est au cœur de la définition. D'abord conçu de façon neutre comme une science de la production des idées par Destutt de Tracy[14], le mot idéologie a pris un sens péjoratif, voire pathologique. L'idéologie serait une maladie hallucinatoire de l'idéal, une projection imaginaire de ceux qui n'ont pas la lucidité ou le courage d'affronter le réel tel qu'il est. C'est en ce sens qu'on l'emploie dans la vie courante. Généralement pour en accuser son adversaire (« L'idéologie, c'est l'idée de l'autre » disait Raymond Aron) et pour s'en déclarer indemne. C'est-à-dire suivant le cas pragmatique, réaliste ou scientifique. Ce serait, au fond, une produit du sommeil de la raison, une aberration. Mais cette première vision de l'idéologie tombée du ciel des idées, ou y projetant les rêveurs, ne permet guère d'en comprendre les mécanismes.

Tout naturellement, la critique des idéologies devient soupçonneuse : que traduisent et que manifestent-elles ? La notion pourrait renvoyer à autre chose qu'elle-même, dont des intérêts d'autant plus matériels qu'elle est idéelle. Le grand mot est lâché : l'idéologie « justifie ». Les penseurs marxistes, en particulier, se débattent longtemps avec le concept d'idéologie qu'ils peinent à distinguer de celui de fausse conscience. C'est le « processus que le soi-disant penseur accomplit sans doute consciemment, mais avec une conscience fautive (et où) Les forces motrices véritables qui l'agissent lui restent inconnues » suivant la formule d'Engels. [15] Ou, selon une image plus célèbre encore, l'idéologie donne une image du réel, mais une image « renversée » comme dans une chambre obscure. La tâche du bon matérialiste serait d'en révéler la « base réelle ». Occultant les conditions de sa propre production, une pensée idéologique ne serait pas une erreur qu'une preuve contraire ou un bon raisonnement suffirait à dissiper. Ce serait la traduction d'une situation historique, la représentation nécessairement partielle et partielle que chacun se fait du processus historique dans une relation entre dominants et dominés. L'idéologie n'est pas arbitraire du point de vue de celui qui la professe et se persuade de sa validité universelle. Elle est tout à la fois un manque (elle déforme le réel) et un indice (chacun se représente ledit réel en fonction de sa position).

Faire une glose de la pensée marxiste sur ce sujet n'aurait aujourd'hui qu'un intérêt archéologique. Sans compter les divergences : le marxisme « vulgaire », l'école de Francfort, Lukacs ou Althusser ne professent visiblement pas la même conception de l'idéologie. Plus révélateurs, sont les problèmes que ces tentatives théoriques ont indirectement soulevés.

D'abord celui de la véracité ou de la vérité de l'idéologie : pourquoi certains penseurs échapperaient-ils à la malédiction du faux pour se mettre à produire des idées « vraies », telle une critique « vraie » des idéologies ? Qui produirait de la non-idéologie ? Une classe dont les intérêts (c'est-à-dire le besoin de libération) seraient universels, donc la pensée universellement vraie, le prolétariat ? Des intellectuels à qui leur position permet de se distancier suffisamment comme le pensait Karl Mannheim ? les penseurs « scientifiques » dont

Althusser prétend être le prototype, ceux qui ne produisent pas une représentation imaginaire d'une situation réelle ?

La diversité de l'idéologie s'oppose tout autant aux tentatives déterministes. Tantôt sous forme de l'idéologie dominante, elle est la vision heureuse et fixe, non-historique, qu'un groupe se donne d'une réalité contingente et transitoire. Barthes voit même dans le fait de « farder les choses en nature et en éternité »<sup>[16]</sup> le processus idéologique par excellence qui explique que le monde ne saurait être autrement qu'il est et en gomme les contradictions. Tantôt l'idéologie semble s'imposer d'en haut à ceux qu'elle mystifie et à qui elle occulte leur propre situation de dominés (c'est très grossièrement résumé ce que dit Gramsci). Tantôt encore, l'idéologie prend la forme de l'utopie, expression détournée d'une espérance en un autre ordre possible, contradiction qui pose problème, notamment à l'école de Francfort.

Autre objet de débat : la coexistence entre une idéologie globale qui se confond quasiment avec la culture ou avec l'ensemble des représentations et jugements partagés par les membres d'une société d'une part, et, d'autres part, des idéologies partielles qui se combattent. Elles le font souvent en tentant d'idéologiser une notion déjà bien acceptée dans une société donnée, un principe juridique ou une loi scientifique : elles le mettent au service de leurs desseins et propositions.

La seule façon d'échapper à tant de dilemmes consiste à reconnaître le caractère stratégique, conflictuel de l'idéologie. Une idéologie, c'est une famille d'idées qui combattent d'autres familles, s'adaptent et se transforment dans ce processus. La partie épistémique de l'idéologie, instrument d'une explication ou d'une pseudo explication du réel, n'est pas séparable de partie programmatique : la volonté de traduire des valeurs en réalité. Il faut concéder une forme d'autonomie relative à l'idéologie.

Cette pensée-Frankenstein échappe toujours peu ou prou à son créateur. Et d'ailleurs, comme le monstre du roman de Mary Shelley, n'est-elle pas un peu faite de morceaux de cadavres ? Elle est composée d'idées mortes plus anciennes qui retrouvent vie dans un nouvel ensemble. Elle est peu ou prou « bricolée » au sens où Lévi-Strauss parle de la pensée sauvage comme d'une « bricolage », d'analyse et d'imaginaire, qui fait avec les moyens du bord... L'idéologue bricole jugements de valeurs, faits, projets, notions admises et innovations. Il fait des compromis entre habileté rhétorique ou recherche de l'efficacité et respect de ses propres postulats.

Ni totalement délirante, ni simple « traduction » de la situation de qui l'énonce, l'idéologie remplit des fonctions difficiles à concilier : forger l'identité d'un groupe, lui rendre le monde intelligible, réfuter des explications concurrentes, rassurer et mobiliser. Tout dépend également des rapports de force et de ce que nous pourrions appeler, pour rester dans la métaphore écologique, « environnement » de l'idéologie. Ainsi, la capacité que possède une idéologie de nier la réalité semble particulièrement élevée dans deux situations opposées : quand son énonciation ne rencontre aucun obstacle (quand, par exemple, les discours rivaux sont réduits au silence), mais aussi quand l'idéologie est très minoritaire et qu'elle compense en rigidité sectaire ce qu'elle n'a pas gagné en extension populaire.

L'exemple le plus évident du premier cas est celui du système soviétique. Alain Besançon le décrivait justement comme une « idéocratie ». Idéocratie non seulement parce que les représentations idéologiques commandent la pratique politique, mais aussi en un sens plus

précis. Comme la gnose dévoile derrière le monde réel un monde qui lui est immanent, l'idéologie veut contraindre, au besoin par la terreur, chacun à proclamer que ce qui doit être est effectivement : « Le régime idéologique déploie l'essentiel de son activité terroriste à faire croire au monde, à ses sujets, à ses agents que l'essentiel du cosmos social est déjà transfigurée, qu'avec le socialisme, l'humanité est actuellement entrée dans son état définitif... Il faut que la portion de la réalité qui se trouve sous le contrôle du régime soit traitée comme une non-réalité et la pseudo-réalité comme la réalité. »[\[17\]](#)

L'autre cas de figure est inverse : l'impuissance à changer les choses, et surtout les gens, fait bon ménage avec la propension à les rêver. Plus on est groupusculaire, plus on est autoritaire, moins on a prise sur le réel, plus on le sublime.

Entre les deux se situe l'ordinaire de nos jours ; les compromis que nous passons tous entre l'idéalité et la réalité. Pas plus qu'on ne peut pas ne pas communiquer, on ne peut pas ne pas avoir d'idéologie, même en proclamant la thèse de la fin des idéologies. Comme le dit Edgar Morin « Les grandes idéologies nous possèdent autant que nous les possédons et cette existence mythique fait partie de la l'existence sociale ainsi que de nos existences individuelles. »[\[18\]](#) Nous oscillons entre le confort que nous offrent les préjugements idéologiques, la cause qu'ils offrent à nos malheurs, la figure qu'ils proposent à nos espérances, entre les négociations que nous effectuons sans cesse entre Don Quichotte et Sancho en nous, entre nos bouffées délirantes et nos intérêts bien entendus..

Nier une autonomie relative dans l'évolution du corpus idéologique, interdit d'en saisir le rôle d'interface entre un monde qu'il s'agit et d'interpréter et de transformer et un corps de croyants ou de propagateurs.

Ces notions s'appliquent à l'idée de puissance. Il semble assez naturel que tout idéologie sépare une bonne puissance (suivant le cas au service du peuple, de la science, d'une classe, d'une race...) d'une mauvaise, responsable de tous nos désastres. L'idéologie sert à proclamer des guerres justes, des richesses bénéfiques, des dominations légitimes.

### III La force des représentations

« L'influence d'une idéologie ne peut s'analyser en termes idéologiques. Le secret dynamique de l'«action des idées dans l'histoire» est à chercher dans leurs supports et relais de transmission. »[\[19\]](#) Régis entre elles

L'idéologie suppose deux sortes de rapports : 1) entre des cerveaux et les systèmes d'idées qu'ils produisent ou reproduisent, et, 2) entre des cerveaux et des cerveaux. Ces derniers sont reliés par des moyens matériels et organisationnels de propagation, par exemple les communautés d'intellectuels et les médias. Il s'agit donc de les examiner comme deux aspects d'une même question.

Robinson sur son île produit des fantasmes, pas une idéologie. Sous la forme d'un lourd traité ou d'un bref slogan, l'idéologie, ce sont des idées (affirmations relatives à l'état du monde) reliées par la cohérence du système ; ce sont aussi des idées qui relient[\[20\]](#) ceux qui les adoptent.

Allons plus loin : adopter, c'est adapter. Cette bizarre translation des idées, marchandise qui trouve reprenneur de tête en tête n'est pas un mécanisme binaire : je prends/ je ne prends pas, je crois / je ne crois pas, mais un processus de participation. L'idéologie me change : mon point de vue sur le bien et le mal, le nécessaire ou le souhaitable est modifié ; je n'interprète plus le monde suivant les mêmes grilles. Mais je change l'idéologie : comme individu, j'en donne ma version, comme membre d'une communauté nouvelle, je participe à ses évolutions et à ses succès. La « demande » idéologique détermine aussi le marché des idées.

La propagation de l'idéologie suppose des médiateurs et des vecteurs. Dans nos sociétés, cela s'appelle des intellectuels et des médias. Bien sûr, ce ne sont pas les seuls et ce ne sont pas nécessairement les plus efficaces. L'école, la famille, l'armée, le syndicat, le milieu social – il serait stupide de le nier – transmettent les idéologies, au même titre qu'elles inculturent.

Mais intellectuels et médias ont un rapport plus essentiel avec l'idéologie : leur fonction est de lutter pour occuper l'attention des citoyens et leur raison d'être de leur apprendre à juger le monde. Là où des appareils de transmission plus « lourds », institutions, Église, armée instillent l'ensemble des préjugements que tend à partager une population donnée (la doxa chère aux sciences sociales), les médias et les intellectuels réagissent à l'événement, quitte à le fabriquer et le font entrer dans des cadres explicatifs. À l'instant donné, ils jugent et tranchent, conjuguant l'idéologie au présent continu. Du moins, maintenant et dans nos sociétés. Car il ne faut « essentialiser » ni l'intellectuel ni le média.

L'idée que, par nature, le premier est critique, voire qu'il est un clerc voué au service des valeurs universelles, au détriment de ses intérêts temporels et de ceux de sa communauté[\[21\]](#), pareille idée est tout simplement fautive. Tout comme l'est la représentation symétrique du « chien de garde », alibi de l'ordre établi. Ni nécessairement fulminant, ni forcément courtisan, l'intellectuel est toujours prescriptif. Il ne se caractérise pas par la production d'idées - justes ou fausses, délirantes ou utiles, généreuses ou hypocrites -, mais par la volonté de les traduire dans la réalité via l'opinion. Il est celui qui veut intervenir sur le cours des choses par la seule publication de son jugement.



De la même façon, il est naïf de réduire les médias au rôle de fourriers de l'idéologie dominante (ceux qui le soutiennent font exception pour le livre, refuge de l'esprit critique et l'opposent volontiers à l'image fascinante). D'abord pareille affirmation est tautologique : si une idée dominante ne dominait pas les médias de masse, que dominerait-elle ? Ensuite parce que c'est plus que simplificateur, même sous la forme de la théorie plus subtile qui fait des médias une langue sans réponse, des moyens d'empêcher de penser, efficaces par leur vacuité même. Les médias amplifient aussi des changements et mettent en valeur des contradictions et des dissidences.

L'idéologie n'est pas préconstituée, ce n'est pas une ressource disponible que les médias ou les intellectuels décident ou pas de diffuser ou de critiquer, soit de par leur libre décision, soit sous la pression d'intérêts, soit enfin sous des contraintes tenant à leur nature même. Elle se forme dans le processus de son énonciation et de sa diffusion. C'est en ce sens qu'il est permis de dire que les médias "sont" l'idéologie.

La critique des médias et celle des intellectuels sont salubres (et que dire de la critique des intellectuels médiatiques !). Mais elle se trompe si elle leur reproche de se « soumettre » à une idéologie. C'est confondre au moins trois niveaux d'analyse.

Le premier touche aux convictions d'individus et l'usage qu'ils font de leur position grâce à leur pouvoir de montrer ou de ne pas montrer. C'est un pouvoir de favoriser telle thèse ou telle grille d'explication. Ils peuvent même militer plus ou moins consciemment pour telle valeur ou telle idée. Ces individus, ce sont des journalistes et les « garde-barrières » qui, dans les rédactions et les directions, décident de ce qui sera imprimable ou montrable. Ce sont des essayistes et des commentateurs, des artistes ou des personnalités, des « gens connus pour être connus »<sup>[22]</sup> Ils mettent leur capital de sympathie dans le public au service d'une cause, d'une idée ou d'une indignation. Ou, plutôt ils font usage leur capacité de diriger l'attention d'autrui. Nul ne songe non plus à nier la puissance des réseaux et solidarité, ni celle des conformismes de groupe ou de caste. Ni le monde des médias, ni celui des intellectuels, chercheurs ou universitaires n'en sont plus indemnes que celui des cadres supérieurs ou des employés de bureau.

À deux différences près. La première est que, leurs choix, les premiers auront des moyens de les faire partager aux seconds en leur proposant certaines représentations de la réalité. La seconde c'est qu'il existe des stratégies d'influence destinées à exploiter ce pouvoir. Certaines mobilisent l'appareil d'État quand leur but est de propager un « point de vue » favorable aux desseins d'une Puissance.

Un nouveau lieu commun, répétant la critique des « industries culturelles », telle qu'elle fut ébauchée dès les années 40, veut que la culture distractive, avec ses modes de consommation, ses marques et ses styles, soit le facteur d'un conditionnement planétaire. C'est la thèse de la censure silencieuse, de la propagande invisible<sup>[23]</sup>, du formatage par l'idéologie marchande et euphorisante. Sous une forme plus simple encore, c'est la thèse de l'américanisation de la planète. Comme tous les lieux communs, celui-là véhicule une large part de vérité. Mais il ne rend pas compte des échecs de l'influence, car, suivant la formule, on peut adorer le rock et être un terroriste islamiste. D'autre part, ceci s'inscrit encore dans une vision naïve du « bon usage ». Elle suppose que les médias - et ceci vaut aussi pour les intellectuels<sup>[24]</sup> - pourraient

envoyer de « bons » messages ou prôner de « bonnes valeurs » ou être davantage pluralistes, si seulement... C'est négliger le processus de transmission et sa dimension technique.

Cela renvoie à un second niveau de réalité : celui des contraintes qu'exercent les moyens de diffusion sur les moyens de production des idées, discours et images. Là encore, la plupart des dénonciateurs de « l'idéologie de la communication » tendent à confondre l'insuffisance de la représentation et son orientation. L'incapacité à rendre compte de la complexité du réel ne résulte pas d'un complot. Les lois qui gouvernent ce qui est visible, énonçable, digne d'attention, mémorisable, commercialisable en une époque n'ont rien à voir avec une manipulation. La simplification crétinisante ne doit pas se confondre avec le totalitarisme mou. Pour le croire, il faut n'avoir aucune idée de ce qu'est un conducteur de Journal Télévisé (en parlant des médias, c'est presque toujours à la télévision qu'on songe), de l'hystérie qui règne dans une rédaction, de l'importance du temps, du fonctionnement en boucle des médias qui se surveillent les uns les autres, du rôle de l'image disponible ou non disponible.

Tout ce qu'on reproche aux médias, nous y souscrivons. Sensationnalisme, surexcitation permanente, prédominance de l'émotion sur l'analyse, hystérie de la lisibilité (tout, tout de suite, totalement intelligible), consensualisme, grégarisme, nombrilisme, « idéologie du *live*, du direct, de l'instantané »[\[25\]](#), croyance que n'existe que ce qui est visible, perte du sens de la proportion entre ce qui est important, proche, probable et ce dont on parle... Nous ajouterons même volontiers : personnalisation (les causes s'assimilent à des gens sympathiques ou méchants et les idées à des attitudes généreuses et modernes ou pas), urgence et «*fast thinking*»[\[26\]](#), mythification de « l'expertise », tendance au propos moralisateur, oubli du principe de non-contradiction, tendance à se poser en juges sans avoir à se justifier, conformisme se réclamant du prestige de l'audace et de la marginalité. Tout cela, oui, tout cela est vrai. Mais n'en déduisons pas que ce sont les effets de la domination invisible des « maîtres du monde ».

De même, nous sommes prêts à souscrire au procès des intellectuels, pourvu ce ne soit pas prétexte à développer une théorie générale de l'Histoire et de la Raison. Énumérons : tendance à garder les mains propres sans avoir de mains (morale de la conviction théâtrale), psittacisme, autisme collectif, « bougisme »[\[27\]](#), emphase souvent teintée de radical chic, moralisme pathologique de la condamnation sans participation, obsession de l'immédiat, stratégies personnelles[\[28\]](#). Tout cela peut se rapporter à des causes sociologiques évidentes, notamment la place d'une communauté vouée à la production de jugements dans des sociétés où prédominent la manipulation des signes. Mais cette sociologie-là renvoie indirectement à un technologique. Car le statut de l'intellectuel est lié au fonctionnement médiatique.

Les médias bouleversent la hiérarchie au sein de la République des lettres ; ils donnent l'autorité intellectuelle, la légitimité. Ils confèrent le droit de parler au nom de l'Universel suivant des critères qui ne sont plus ceux du temps de l'écrit. Instaurant des contre hiérarchies, bouleversant les modes de fonctionnement de l'intelligentsia, les médias changent aussi les lois de la production et de la diffusion des idées. La demande de "commentaire" immédiat, le besoins d'idées accordées au tempo de la perception médiatique imposent leur formatage et le rétrécissement de leur "durée de vie". Les circuits par où elles se diffusent désormais, l'effacement de la mémoire au profit de l'immédiat, le filtre de l'écran, tout cela définit quel type de discours peuvent émerger, se répandre et disparaître. Parallèlement, le statut de l'intellectuel change. La néo-intelligentsia a ses rites et ses lois. Les valeurs qu'elle prône,

performance, authenticité, dédramatisation, compassion, modernité, reflètent ce même monde qui produit l'intellectuel multimédia et la star. Ils ont même statut et tiennent même discours, ils deviennent interchangeables.

Si l'on s'en tenait à ce rapport, le couple média/intellectuels, tel qu'il apparaît sous nos latitudes ces dernières années semble tendanciellement défavorable à la puissance (question qu'il faut séparer de celle du Pouvoir, au sens de consensus à l'ordre établi, ...) Ce binôme médias/intellectuels paraît mal adapté à la propagation d'idées ou de représentations exaltant la puissance collective. Il est tout plutôt favorable au mondial qu'au local. Il se réfère aux principes du Droit et de la Morale (humanitaire, droits de l'homme, tolérance, différence) contre les appels au réalisme ou à la nécessité de la force. Il est plutôt orienté vers la communication, l'influence et la négociation, domaines où il excelle, donc plutôt optimiste. Sa tendance naturelle est de croire que nous allons vers plus de modernité, d'harmonie. Par ses habitudes, il est réticent à tout ce qui est brutal ou emphatique. Il se complait à s'indigner. Il plaint les victimes plus volontiers qu'il ne justifie les disciplines ou les souffrances nécessaires. La morale de la responsabilité lui est étrangère. Bref, le monde des médias et de l'intelligentsia, semble rétif au tragique de l'histoire et plus enclin à désigner le Mal au nom de principes qu'à se colleter aux contradictions du réel.

L'explication suppose sans doute un troisième point de vue. Il replacerait les conceptions et les contraintes propres aux moyens de transmission, dans l'environnement plus large où ils prospèrent : cultures et systèmes de répartition du pouvoir. Ni les points de vue des acteurs, ni les logiques des techniques et des organisations n'échappent à ce milieu qui les englobe, à cet environnement invisible déjà évoqué.

Ici l'actualité impose une comparaison entre la France et les U.S.A. Notre vanité nous fait facilement présenter comme un peuple fêru d'idées et grands principes comme il l'aurait démontré depuis les Lumières. Nous serions sensibles aux passions intellectuelles ce qui contrasterait avec le pragmatisme anglo-saxon. Nous serions une Nation où les sociétés de pensée, les réseaux intellectuels, la République des Lettres en général et les gazettes pensantes en particulier pèsent un poids exceptionnel.

À cette vision, il faudrait, avec plus de réalisme, opposer celle d'une Amérique où « les idées comptent »<sup>[29]</sup> où la référence aux principes est constante, et où la production de concepts est envisagée comme une stratégie de puissance ou de prise de pouvoir.

À cela, il y a beaucoup d'explications. La tradition du « *social scientist* » et du « *problem solving* », la tendance à penser le monde en termes de problème et solution y tiennent leur part. Le système politique y a la sienne : se tourne facilement vers l'expert pour trouver la réponse neutre, calculée en coûts et avantages et qui entraînera le consensus. Les considérations économiques n'en sont pas absentes non plus. Investir dans des centres de recherche qui promeuvent les valeurs auxquelles vous croyez ou qui défendent les intérêts dont vous dépendez, est aussi naturel outre-Atlantique que de donner à des fondations charitables. Ce peut être aussi intéressant fiscalement. Les limites du lobbying et du militantisme, de l'investissement et de la catéchèse ne sont pas si nettes. Enfin, il faudrait analyser la formidable efficacité des *think tanks*, aussi habiles à promouvoir des carrières individuelles des intellectuels amis, qu'à occuper les tribunes médiatiques, aussi capables de proposer des solutions pour orienter le politique que d'anticiper les tendances et « faire » le débat.

Elles savent passer instantanément de la proposition à la conceptualisation et vice-versa. Pour revenir à l'exemple des néo-conservateurs, cela comment une poignée d'intellectuels a fini par peser d'un tel poids sur les affaires du monde.

## Conclusion

Le siècle précédent semblait avoir mené à leur paroxysme la logique des idéologies incarnées sur un territoire et en un Pouvoir, nazisme et communisme. C'était le projet de transparence de la Société, réduite à un principe unique et à une loi unique (race et nature dans un cas, sens de l'Histoire et matérialisme dialectique dans l'autre). Après la chute des deux grands totalitarismes, ce ne sont pas les « ismes » qui ont manqué : libéralisme, écologisme, européisme, catastrophisme, souverainisme, droitdelhomisme, mondialisme et altermondialisme, modernisme, technologique et communicationnel. Mais dans tous ces systèmes, le politique n'avait plus le même statut. La volonté de transformer le réel se transformait soit en respect de lois incontrôlables (le progrès, le marché, l'évolution de la technique) soit en contestation de pseudo-lois de la fatalité au nom d'une loi supérieure telle la Nature, le droit des peuples, la nécessité du politique. Dans tous les cas, le monde est pensé en termes de périls et limites. D'une certaine façon c'étaient des idéologies de l'adaptation. Or revoici des idéologies de la volonté. Elles aussi se réclament d'une autre loi, Dieu, ou le Léviathan planétaire, mais leur ambition est sans borne.

Un attentat et la guerre qui l'a suivi ont ouvert une autre dimension : jamais les idées professés par une poignée d'homme n'avaient changé aussi rapidement le cours des choses, les premiers détournant des avions, les seconds des institutions. Si l'ère de l'hyperpuissance était celle de l'hyperidéologie ? Si le vrai « siècle des idéologies » n'était pas derrière, mais devant nous ? C'est ce que suggèrent ces deux « luttes finales », l'Oumma contre les impies ou la démocratie contre la Terreur. La volonté de transformer la Planète, que ce soit pour y instaurer la loi divine ou l'Empire du Bien, implique le principe d'une Puissance absolue et d'une politique absolue. Certes, tout pronostic est incertain : demain s'il se trouve une autre voie pour exprimer la frustration des masses islamiques ou si les USA réorientaient leur politique étrangère, les prédictions apocalyptiques pourraient être démenties. Et l'on oublierait – mais nous n'y croyons guère – de telles chimères

Dans tous les cas, nous savons qu'il nous faudra vivre dans l'impératif de la grande politique. Avec peut-être la perspective que nous indique Peter Sloterdijk d'une « translation de l'Empire », si ce n'est dans l'espérance que l'Europe devienne *«le séminaire où les gens apprennent à réfléchir au-delà de l'Empire»* [30].

---

[1] Nous maintenons la définition que nous avons donnée dans les Cahiers de Médiologie n° 6 (<http://www.mediologie.org>) : *Idéologies : Définition banale de l'idéologie : fumées (idées de l'autre), utopies, délires, rêverie, idées contre réalité... Définition chic : représentation du monde apparemment rationnelle (mais partielle et faussée) que se font des acteurs en fonction de leur position et de leurs intérêts (notion qui permet d'expliquer pourquoi l'idéologie dominante, o surprise, domine les médias). Rappel : "une" idéologie, ça n'existe pas. Mais il y a des idéologies, des systèmes d'idées polémiques traduisant des évaluations et passions et visant à des effet concrets ; ils se heurtent à d'autres systèmes et tendent à se propager dans d'autres têtes..*

[2] K. Jaspers, *Origine et sens de l'histoire*, Plon 1954

[3] Peter Katzenstien *The culture of National Security Norms and Identigy in world politics*, Columbia U. Press 1996, et Martha Finnemore, *The Purpose of Intervention*, Cornell U. Press, 2003

[4] Robert Kagan, *La puissance et la faiblesse*, Plon Commentaire, 2003

[5] Robert Kagan , *Le revers de la puissance*, Plon 2004

- [6] Nous avons nous même consacré un chapitre au rôle de l'idéologie dans la guerre dans *Quatrième guerre mondiale Faire mourir et faire croire*. Ed. du Rocher, 2004
- [7] Pascal Bruckner, *La mélancolie démocratique*, Seuil, 1990
- [8] Philippe Breton et Serge Proulx, *L'Explosion de la Communication (la naissance d'une nouvelle idéologie)*, Montréal, La Découverte / Boréal, 1989
- [9] Alain Birnbaum, *La fin des idéologies*, Payot, 1976
- [10] François-Bernard Huyghe, *La soft-idéologie*, Robert Laffont, 1987
- [11] Le thème de la quatrième guerre mondiale contre l'islamisme ou le terrorisme (la troisième étant censée être la guerre froide) se retrouve chez nombre de néo-conservateurs comme Norman Podhoretz ou Richard Woolsey. Mais « *War on Terror* » était le titre d'une rubrique ouverte par CNN après le 11 Septembre.
- [12] Edwards Lee, *The Power of Ideas*, Ottawa, Jameson Books, 1997.
- [13] K. Manheim *Diagnosis of Our Time*.
- [14] Voisin de Destutt de Tracy, *Éléments d'idéologie*, 1801
- [15] Lettre d'Engels à F. Mehring, 14 juillet 1893, in K. Marx et F. Engels, *Études philosophiques*
- [16] Roland Barthes, *Mythologies*, Seuil, 1954
- [17] Alain Besançon, *Présent soviétique et passé russe*, Pluriel, 1980
- [18] Edgar Morin, *Pour sortir du XX<sup>e</sup> siècle*, Nathan, 1984
- [19] Régis Debray, *Debord de loin*, Le Débat n° 85, Mai-Août 1995
- [20] Écho d'un vieux débat qui préoccupait déjà Cicéron : la religion vient-elle de *religere* (relier des éléments du dogme comme on relie un volume) ou de *religare* : relier une communauté de croyants. La question s'applique encore mieux à l'idéologie.
- [21] C'est la fameuse thèse de Julien Benda, *La trahison des clercs*
- [22] Daniel Boorstin, *L'image*, 10/18, 1966
- [23] Ignacio Ramonet, *La tyrannie de la communication*, Gallilée 1999 et *Propagandes silencieuses*, Galilée 2000
- [24] Pierre Bourdieu, *Sur la télévision*, Liber, 1997
- [25] Ignacio Ramonet précité p. 28
- [26] Pierre Bourdieu, *Sur la télévision* précité
- [27] L'expression est de Pierre-André Taguieff, *Du Progrès*, Librio, 2001
- [28] Sur ce point, nous renvoyons à la suite de Régis Debray : *Le scribe* (Grasset 1985) et *Le pouvoir intellectuel en France*, (Ramsay 1986), puis *L'emprise* et *I.T.* (Gallimard le Débat, 2001 et 2002)
- [29] Un slogan d'Heritage, importante think tank conservatrice
- [30] Peter Sloterdijk, *Si l'Europe s'éveille*, Fayard 2003